



Les rois séoudiens - Vision épique d'après et après Jacques Benoist-Mechin

par Jean-Paul CHARNAY

L'histoire a peu rapproché de la France le centre de la Péninsule arabique. Les Croisades n'ont pas percé au-delà de la zone côtière du Proche-Orient méditerranéen. L'Expédition de Bonaparte en Egypte n'a pu remonter au-delà de Saint-Jean d'Acre. Après la première guerre mondiale les Mandats attribués à la France, Syrie et Liban, n'avaient pas de frontière commune avec l'Arabie.

La percée du Canal de Suez, donc l'entrée dans la Mer Rouge, avait été réalisée par une initiative française. Mais la France perdait rapidement le contrôle du canal au profit de l'Angleterre, et installait ses bases sur la côte africaine (Obock, Djibouti). Dès le début du 19^e siècle au contraire la Grande-Bretagne menait une stratégie périphérique en s'installant à Bahreïn, au Koweït et à Aden. A l'inverse la France laissait à la fin du 19^e siècle se distendre ses liens traditionnels avec Mascate.

Certes le public français lettré, le romantisme, pouvaient rêver sur « l'Arabie heureuse », « le Yémen enchanté ». Mais à l'exception du voyage dans l'*Arabia Deserta* (le Nedj) (1823) d'un ancien soldat de l'expédition d'Egypte, Jomard, il ne s'agissait pas du centre de l'Arabie. Certes les deux Villes saintes, La Mecque et Médine, avaient été décrites par le Suisse Burckhardt (*Travels in Arabia*, 1829) et au cours de la période coloniale, les autorités françaises ont parfois demandé des *fetwâ* aux cheikhs de La Mecque, et veillaient (aux deux sens du terme) à l'organisation du pèlerinage annuel pour les ressortissants de l'Empire. Mais au-delà à l'exception des universitaires spécialisés, de quelques diplomates et journalistes (Albert Londres), de quelques aventuriers romanciers (Henri de Monfreid) et de quelques commerçants, rares

étaient en France les esprits ayant quelques connaissances concrètes sur la péninsule - sans oublier, ou en oubliant, Arthur Rimbaud et Paul Nizan à Aden. Les textes mythiques de Malraux sont très postérieurs : Saba dans les *Anti-Mémoires* en 1967, *Lawrence d'Arabie*, posthume.

Pourtant, après la Première Guerre mondiale, les problèmes du centre arabe sont perçus en France mais par le biais de « la révolte arabe dans le désert » contre l'Empire ottoman, par la proclamation du chérif Hussein de la Mecque réclamant l'indépendance. Ce fut grâce à l'épopée contée par Lawrence dans *The Seven Pillars of Wisdom* et d'une manière plus limitée, la relation des opérations menées par le contingent français en grande partie composé de soldats nord-africains) aux côtés de Lawrence (qui n'en parle guère), contingent commandé par le commandant Brémont (général Brémont, *Le Hedjaz dans la guerre mondiale* Paris 1931). Mais ceci est l'histoire de la dynastie hachémite. La France pourtant reconnaissait en janvier 1926 Ibn Séoud comme « Roi du Hedjaz et du Nedj ». Plus tard les relations diplomatiques furent rompues de 1957 (expédition de Suez) à 1962 (indépendance de l'Algérie). Ensuite s'espacent les rencontres entre chefs d'Etat : De Gaulle-Fayçal à l'Élysée avant la Guerre des Six Jours; l'envoi du GIGEN pour délivrer la mosquée la Kaaba de ses assaillants en 1979; les visites de Mitterrand et Chirac en Arabie en 1981 et 1996 après leur élection respective. Les relations économiques se nouaient peu à peu au-delà des accords pétroliers : accord global de 1975. Membre de la coalition secourant le Koweït envahi par l'Irak, la France avait envoyé la division Daguet (1991).

Certes par les premiers ouvrages de Philby (*The heart of Arabia 1922 ; Arabia of the Wahabis, 1926 ; A Pilgrim in Arabia, 1946, Arabian Days, 1948 ; Arabian Jubilee, 1956...*) et de Douvhty, *Arabia Deserta, 1949*), ouvrages en anglais dont certains furent traduits en français, l'opinion publique cultivée avait abordé les problèmes de l'Arabie contemporaine.

Mais la splendeur littéraire de Lawrence occulta quelque peu pour les milieux intellectuels les travaux plus spécialisés de Philby. Or Lawrence (et *l'Arabian Office*) avait soutenu la dynastie hachémite et la protection de la route des Indes par la mer, tandis que Philby (et *l'Indian Office*) avait soutenu la dynastie séoudienne et la protection de la route des Indes par la terre. Converti à l'Islam, résident en Arabie où il recherchait

également les gisements pétroliers, Philby frappait moins les imaginations que le départ sans retour de Lawrence hors de la terre arabe, et son refuge dans l'armée comme simple troupier.

Il fallut attendre les années 50 pour que paraissent une série d'ouvrages sur les remodelages du Moyen-Orient en fonction des Séoudiens : ceux de Jacques Benoist-Méchin :

- Mustapha Kamal où la mort d'un Empire (1954)
 - Ibn Séoud ou la naissance d'un Royaume (1955 ; éd. augmentée, 1990)
 - Le Roi Saud ou l'Orient à l'heure des relèves (1960)
 - Un printemps arabe (1962)
 - Fayçal Roi d'Arabie (1975)
- (Tous ces ouvrages publiés aux éditions Albin Michel, Paris)

Ces livres offrent à l'opinion publique française une première fresque historique et politique, plus que sociale et culturelle, de la montée de la dynastie séoudienne. Mais pourquoi ? La vie de l'auteur explique en partie son œuvre : le destin de Jacques Benoist-Méchin (1901-1983) a été très contrasté, et très controversé.

Après la victoire des Alliés en 1918 sur l'Allemagne, les démocraties européennes paraissent usées, alors que de nouveaux régimes autoritaires s'affermissent en Europe, Italie de Mussolini, Portugal de Salazar, Allemagne de Hitler, Pologne de Pilsudski. Comme un certain nombre de jeunes intellectuels français Benoist-Méchin est attiré par cette nouvelle forme politique qui lui semble plus efficace. La défaite française de 1940 le conduit à la collaboration avec l'Allemagne nazie. Ministre (secrétaire d'Etat aux affaires étrangères), ambassadeur à Ankara du régime de Vichy, il est condamné à mort après la Libération en 1947. Gracié par le président de la République Vincent Auriol (socialiste), il est libéré en 1954. Il meurt en 1983.

Il était déjà connu pour une autre œuvre, une grande fresque racontant la résurrection de l'armée allemande, de sa défaite de 1918 au début de la campagne de Russie en 1942 :

- Histoire de l'armée, allemande 1918-1939
- Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident (la victoire allemande sur la France de mai à juillet 1940)
- De la défaite au désastre (de juillet 1940 à novembre 1942)

Voyageur, journaliste, écrivain, Benoist-Méchin avait cru à la victoire de l'Allemagne. Issu de milieu aisé, esthète (il a écrit sur l'art des jardins, sur Marcel Proust, l'immortalité et la musique), ayant rompu son destin, il a été fasciné par d'autres « destins rompus » : se terminant par la mort ou l'inachèvement de l'œuvre projetée : Alexandre, Cléopâtre, Julien l'Apostat, Frédéric II de Hohenstufen (qui se réinstalla à Jérusalem par diplomatie), Napoléon Bonaparte, Lawrence, Lyautyey.

Peut-on donc poser en hypothèse que, repartant après sa libération pour de nouveaux voyages en Orient, il ait été à l'inverse fasciné par ces destins ascendants, bien qu'idéologiquement divergents ? Mustapha Kemal qui pour forger une Turquie moderne et laïque accepte le démantèlement de l'empire ottoman, donc l'indépendance de l'Arabie, et les trois premiers rois séoudiens, créateurs, d'une dynastie dominante dans la péninsule arabique ?

A la lumière de ces réflexions, tentons l'analyse des trois ouvrages respectivement consacrés à IBN SEOUD, SAUD et FAYCAL.

UNE VISION ÉPIQUE

Les trois ouvrages ne respectent pas strictement la chronologie des trois règnes, de la proclamation d'Ibn Séoud roi d'Arabie (8 octobre 1928) à l'assassinat de Fayçal (25 mars 1975), soit près d'un demi-siècle. Ils la débordent par leurs perspectives historiques et géopolitiques et esquissent un parallèle entre les œuvres respectives de chaque roi.

IBN SEOUD (ABDUL AZIZ), 1881-1925-1953

La première partie de l'ouvrage brosse une large fresque de « la mobilité et l'immobilité des Arabes de 5000 av. JC à 1880 ». Les idées principales en étant :

- a) la considération générale des flux humains montant du Yémen vers le centre de la péninsule pour atteindre au nord les plaines du Croissant fertile
- b) les traits culturels influant sur le déroulement politique des événements : guerriers et poètes se transcendant parfois en prophètes

- c) les deux grandes secousses que furent les premières « conquêtes musulmanes » puis le traumatisme des Croisades
- d) enfin, l'émergence de la réforme « wahhabite ». Ce terme est récusé par les Séoudiens, au profit de celui « d'unicistes » (de tawhid, unicité de Dieu), car tiré du nom propre d'une personne, or cette réforme avait pour but de rétablir la pureté de l'observance coranique contre ses dérives, et de lutter contre la domination turque. Débutant au 17^{ème} siècle elle résulta de la rencontre entre un théologien Muhammad Ibn Abdul Wahhab (18^è siècle) et un chef nedji Muhamad Ibn Séoud, dont le petit-fils, Séoud le Grand, réussit à régner sur toute la péninsule arabique, en cela favorisé par l'Expédition française en Egypte qui fixe les armées ottomanes. Mais ensuite le projet d'alliance avec Napoléon vient trop peu de temps avant la défaite finale de l'Empereur ce qui permet à la Porte et à Méhmet Ali de détruire ce premier Etat séoudien (1815). Un essai de résurrection de cet Etat par des princes séoudiens, fut noyé dans le sang en 1836-1837. Sa bourgade - capitale Dereya avait été rasée par Ibrahim fils de Méhémet.

La seconde partie est consacrée à « la conquête du Nedj » (1886-1905). Elle décrit la jeunesse d'Abdul-Aziz le futur roi Ibn Séoud, descendant direct de ces princes. L'auteur insiste sur la vision mystique qu'il aurait eue au désert, à l'âge de treize ans et sur l'énergie qu'il montra dans les guerres. Energie et spiritualité qui pourraient évoquer celles d'Abdel Kader et qui débouchent sur l'éviction des Turcs hors de l'Arabie centrale et sur la défaite de ses ennemis Shammars et leur chef Rashid. Ibn Séoud devient « roi du Nedj et émir des Wahhabites ».

La troisième partie décrit « la conquête » de l'Arabie (1905-1928) dite « l'unification » par les Séoudiens : la réduction des révoltes tribales, la création de l'Ikhwān (Les Frères : l'armée) qui permet à Ibn Séoud de conjoindre la force militaire à l'influence religieuse des ulémas, le retard apporté par la Première Guerre mondiale à sa marche vers le Hedjaz et les Villes saintes car l'Angleterre procédant avec la France au partage des terres arabes en Mandats, projette une Confédération arabe en faveur de la dynastie hachémite de la Mecque. Elle s'oppose donc à l'expansion séoudienne. Mais les prétentions du roi du Hedjaz, Hussein, son auto-proclamation comme calife après l'abolition du califat ottoman

par Ankara (mars 1924) indisposent les Anglais qui ne le soutiennent pas lorsque les Séoudiens reprenant l'offensive s'emparent de la Mecque (février 1925), où ils purifient les mosquées et les tombeaux de leurs décorations non coraniques. Peu soucieuse d'entrer en conflit terrestre avec l'Ikhwan, l'Angleterre interdit à Ibn Séoud de s'étendre sur les principautés périphériques de la péninsule arabique (Yémen, Oman et Mascate, Emirats de la Trucial Coast) mais le reconnaît comme roi d'Arabie Séoudite, et Protecteur des Lieux Saints, concrétisation de l'illumination mystique qu'il avait eue adolescent au désert.

La quatrième partie décrit « l'Arabie séoudite de 1928 à 1945 » : une modernisation maintenant la religion, les premiers contrats avec les sociétés pétrolières américaines plus qu'avec les anglaises, une non-implication au cours de la Seconde Guerre mondiale lors de la révolte irakienne anti-britannique, l'entrevue d'Ibn Séoud avec Roosevelt, ce qui va orienter la politique étrangère du royaume.

La cinquième partie (1945-1953) décrit « l'Arabie Séoudite bastion avancé de l'hémisphère Occidental ». Alors entre le développement de l'enseignement et des infrastructures financées par les pétro-dollars plus que par les pétro-sterlings, et l'inclusion par les Américains de l'Arabie dans sa zone de défense lors de la Guerre froide. Mais l'unité arabe n'est plus poursuivie alors que les changements de leaders, de régimes et d'idéologie bouleversent la plupart des autres pays arabes. Le royaume fait jouer la concurrence technologique internationale pour poursuivre sa modernisation, dans le strict respect de la tradition coranique. Ibn Séoud meurt le 9 novembre 1953, laissant le pouvoir à son fils Saud.

SAUD IBN ABDUL AZIZ (1902-1953-1964-1969)

Lors de l'ascension politique et géographique d'Ibn Séoud, l'Arabie avait été l'un des très rares pays musulmans, avec la Turquie, la Perse et l'Afghanistan, à ne pas avoir subi une domination coloniale directe. Mais après la Seconde Guerre mondiale ces pays accèdent à l'indépendance et subissent des mutations profondes : croissance démographique et expansion urbaine, montée en puissance des jeunes (des étudiants), prise du pouvoir par des militaires, les «Officiers libres», Guerre froide entre les USA et l'URSS qui permettra à ces pays de desserrer leurs liens avec l'Occident, apparition de nouvelles strates

sociales négociants, fonctionnaires, entrepreneurs, professions libérales. Ainsi se produisent de profondes transformations dans l'ensemble du Moyen Orient dépassant en vitesse celles de l'Arabie Séoudite.

Abandonnant l'histoire exclusive de celle-ci, le volume intitulé *Le Roi Saud* contient une série de monographies consacrées au « relèvement de la Turquie », au « Pacte de Bagdad », à « la fondation d'Israël », à « la révolution égyptienne », au « drame de Suez ». Il ne décrit donc que les débuts du règne de Saud, de 1953 à 1957, en insistant sur quelques événements majeurs : l'avènement du nouveau roi selon la volonté d'Ibn Séoud et son accord avec son frère Fayçal (le 4ème fils) nommé président du Conseil ; l'affermissement des liens avec l'Amérique par le pétrole de l'*Aramco* mais aussi un certain retrait envers elle par la création de la *Saudi Arabia Maritime Tankers* (Onassis) pour le transport autonome du brut, et par le non-soutien américain face au sultanat d'Oman et aux Anglais dans l'affaire de l'oasis de Buraïmi ; l'exploitation de « l'eau préhistorique » facteur de sédentarisation des nomades ; la difficile répartition des redevances pétrolières sur l'ensemble de la population, la naissance d'un capitalisme financier par certains princes ou certains entrepreneurs ; les travaux architecturaux du souverain : aménagement des alentours de la mosquée de la Kaaba, de la mosquée du Prophète à Médine et aussi palais somptueux, de prestige et de caprice.

Mais en 1957, se produit un dur clivage au Moyen-Orient. Saud se rallie à la doctrine Eisenhower destinée à bloquer l'influence de l'URSS sur les pays arabes « progressistes » partisans du « neutralisme positif », fut-ce par l'emploi des forces armées des Etats-Unis contre toute agression du « communisme international » sur l'intégrité territoriale des pays qui souscrirait à cette doctrine. Or Saud ne convainc ni Nasser ni Kouatly (le Syrien) et doit sauver Hussein de Jordanie d'une sédition militaire nationaliste. Ce qui réalise la réconciliation entre les dynasties ennemies hachémite et séoudienne mais scinde en deux camps les pays arabes du Proche-Orient.

FAYCAL IBN ABDUL AZIZ (1906-1964-1975)

Troisième roi du nouveau Royaume d'Arabie Saoudite, quatrième fils d'Ibn Séoud dont il avait été ministre des affaires étrangères, Premier ministre de son frère Saud, formé aux voyages à l'étranger et aux relations internationales, poète, sa figure émaciée contraste avec les hautes statures, la vigueur de vie au désert de son père et de son frère.

L'ouvrage reprend donc l'histoire de l'établissement du nouveau Royaume en y insérant la jeunesse guerrière (campagne au Yémen en 1934) et diplomatique de Fayçal puis la manière dont il mit fin (dont on lui suggéra de mettre fin ?) à « l'interrègne de Saud » et à sa politique incertaine en matière de défense et sécurité du royaume lors de l'intervention égyptienne au Yémen coupé en deux entre les partisans de l'imam Badr au nord et les nationalistes appuyés par l'URSS au sud pouvant constituer une base communiste contre l'Arabie. Comme en matière économique et financière à l'encontre des dépenses personnelles incontrôlées et de la perte de valeur du rial.

A la demande des princes de la maison royale et du conseil des ulémas Saud abdique (2 novembre 1964 ; il mourra à Athènes en 1969) mais stipule que Fayçal, devenant roi, le Prince héritier serait leur frère Khaled.

L'ouvrage expose rapidement la politique intérieure de Fayçal : pas de constitution au sens occidental puisque le Coran existe mais formation d'une administration moderne avec les jeunes diplômés issus des universités anglo-saxonnes; distinction entre l'Armée régulière et la Garde nationale ; développement de l'éducation, de l'université, de l'agriculture, des voies de communication, de la santé publique, etc ... Contrairement à de nombreux observateurs, Benoist-Méchin estime que dans ces réformes postulant une avancée technologique et le maintien des moeurs et de la morale musulmanes, le souverain est en réalité plus «progressiste» que son peuple encore «réactionnaire».

Benoist-Méchin insiste surtout sur la conduite internationale de Fayçal, sur sa nouvelle politique arabe en 1973-1974. D'après lui Fayçal voulait concilier deux objectifs fondamentaux en partie contradictoires :

- 1- Maintenir l'alliance fondatrice stratégique, économique et technologique, avec les Américains, car plus performants, plus sûrs et plus croyants contre le matérialisme athée et le communisme international.
- 2- Prier à Jérusalem, ce qui pose le problème du soutien arabe aux Palestiniens et du soutien américain à Israël. Benoist-Méchin veut démontrer comment Fayçal appuie les Etats-Unis lors du premier choc pétrolier en 1973, la hausse du prix du baril leur permettant d'assurer la rentabilité de leur

propre production nationale en baisse. Et comment il inspire Sadate lors de la guerre d'octobre 1973 : faire une guerre aux objectifs limités afin de n'effrayer ni les Israéliens ni les Américains quant à la survie d'Israël, mais les persuader d'entamer une négociation sur les Territoires occupés en vue de leur restitution aux Palestiniens.

Une mort «incompréhensible» frappe Fayçal le 25 mars 1975 abattu par l'un de ses neveux; mort «incompréhensible» car selon l'auteur personne tant à l'intérieur qu'à l'extérieur n'avait intérêt à la disparition du souverain.

Autre fils d'Ibn Séoud, le Prince héritier Khaled devient roi, un autre fils, Fa'ad devenant Prince héritier.

EVALUATION

Ainsi Jacques Benoist-Méchin a-t-il décrit l'émergence et l'extension régionale du Royaume d'Arabie Séoudite, donnant à l'opinion publique française sinon des clés, au moins des éclaircissements sur l'évolution rapide et complexe d'une nouvelle entité internationale. Tentons son évaluation.

- √ Quant au type d'histoire, les ouvrages de Benoist-Méchin ne ressortent ni à l'histoire universitaire (méthodologique et érudite), ni à la philosophie de l'histoire. Il s'agit d'une présentation aisée, d'une bonne « vulgarisation », attrayante à lire, suivant en général un plan chronologique. Une historiographie insistant sur les événements brillants ou symboliques, rapportant souvent des anecdotes significatives. Bref certainement pas du roman historique, ni même de l'histoire romancée, mais une histoire « animée » par des portraits physiques et psychologiques, par des récits en forme de dialogues, des discussions, des conversations peut être en partie reconstitués à partir de témoignages oraux, de mémoires écrits. Cette forme facilita l'impact de l'œuvre sur l'opinion publique.
- √ Quant aux sources l'auteur a collationné les ouvrages (rares) français, anglais, allemands, et les principaux organes de presse, outre (dans la mesure où ils apparaissent en bibliographie)

quelques travaux universitaires. Mais il a été en rapport avec certains membres de la famille royale et avec de nombreux auteurs ou témoins. Certes s'agissant de plus en plus au fil des ans « d'histoire immédiate » (le livre sur Fayçal paraît l'année même de sa mort) il n'a pas consulté d'archives encore fermées. Et sachant qu'il ne peut percevoir « la réalité complexe » des influences entre les milieux princiers et gouvernementaux, il rêve d'un « Saint-Simon ou d'un Balzac Séoudiens » qui en ferait l'analyse, comme l'ont fait ces grands écrivains pour la cour de Louis XIV ou la société française de la première moitié du 19^{ème} siècle.

- √ Quant aux centres d'intérêts. Cette histoire des Rois séoudiens accentue les aspects guerriers de la formation du nouveau royaume (guerre entre tribus, entre émirs locaux) puis son installation sur la scène régionale (situé sur l'Arabie centrale, le Royaume contrôle ses voisins de la Mer Rouge et du Golfe), et son expansion vers la scène internationale par le pétrole et la diplomatie.

Au point de vue intérieur, Benoist-Méchin utilise surtout ce qu'offrent les documents officiels internes et internationaux ainsi que les appréciations d'observateurs étrangers sur les progrès du développement. Mais quoiqu'il en soit conscient, il n'approfondit pas les changements de la stratification sociale et économique, ni l'évolution des mentalités dans les profondeurs de la société séoudienne. Il déplore parfois discrètement la lenteur de l'évolution de certaines résistances psychologiques, qui sont décalées par rapport aux transferts rapides -trop rapides- de savoir, ou de simple utilisation technique, d'où les décalages perceptibles dans les opinions publiques séoudienne, arabe, étrangère.

Au point de vue stratégique et diplomatique Benoist-Méchin ne s'élève pas toujours au-dessus de l'histoire-bataille ou de l'histoire diplomatique (des négociations et des traités). Il montre bien comment en dépit du refus de l'Angleterre entre les deux guerres mondiale d'engager des troupes terrestres en Arabie centrale, sa stratégie d'*Air control* et sa géostratégie périphérique (sur le sud de la péninsule) ont interdit à l'Arabie Séoudite d'atteindre la mer Rouge, le golfe d'Aden et l'Océan indien. Donc l'ont cantonné sur les mers intérieures (Mer Rouge et Golfe). Ce qui lui donne une situation bi - (et non tri) - maritime. Ce

dont ne sont peut être pas fâchés les Américains. Ceci certes est moins important dans le monde contemporain, celui des transports aérien et des pipes-lines, mais le Royaume est enserré par les détroits d'Ormuz et de Bab El-Mandeb.

Quant à l'évolution historique - les trois ouvrages paraissent respectivement en 1955, 1960, 1975, et les deux derniers ne correspondent pas à la durée réelle des règnes. Sauf le premier (*Ibn Séoud*) ils ne constituent pas de véritables biographies, mais plutôt une suite historique comportant de nombreuses digressions éclaircissantes, en fait plus ou moins bien intégrées dans le devenir des Rois et du Royaume. L'intérêt se polarise sur les deux figures majeure, Ibn Séoud et Fayçal que l'on pouvait ainsi définir, de l'épopée créatrice à la finesse diplomatique : émergence d'une énergie pour un nouveau pays moderne -avec en toile de fond prestigieuse les rivalités pour la conduite de l'unité arabe, et pour la guidance géographique et spirituelle de la communauté musulmane. Le premier acte de leur règne, pour Ibn Séoud comme pour Saud, fut de convoquer une conférence islamique.

Mais de 1955 à 1975 la connaissance française (ou plus exactement la prise de conscience par l'opinion publique française) du Royaume d'Arabie s'est accrue : nombreuses publications, nombreuses études, voyages réciproques, expositions et ce dès avant les guerres irako-iranienne et du Golfe. En conséquence, le lectorat français a diversifié ses modes d'informations alors que les deux derniers livres de Benoist-Méchin n'atteignaient pas à la fresque historique du premier.

Que conclure de cette histoire à la fois événementielle et anthropomorphisée, polarisée et héroïsée de ces figures de proue, Ibn Séoud « le léopard du désert » et ses fils ? La mise en coïncidence entre les trois vagues qui selon Benoist-Méchin ont bouleversé et ranimé la péninsule arabique : la prédication muhamadienne, le premier empire séoudo-wahhabite au 18^{ème} siècle, l'actuel « empire patriarcal-» affermissant par le pétrole et la maîtrise des Lieux saints une autorité économique et morale. Nul doute: Jacques Benoist-Méchin a éprouvé beaucoup de sympathie envers ses héros comblant sa prédilection pour des leaders énergiques, dotés d'un charisme humain et idéologique, bien qu'il s'efforce de maintenir des appréciations objectives sur la constitution d'une communauté étatisée de croyants, à la fois éthique

et technique. Mais le passage du récit épique de l'*Ibn Séoud* au commentaire journalistique du *Fayçal*/demeure pour lui un chemin aisé, même s'il est plus historique que prospectif, et, s'il nécessiterait certaines rectifications et de nouveaux développements.

Car se pose la question: la suite des rois séoudiens demeure-t-elle épique? Fait symbolique : lorsqu'un cosmaute séoudien embarque sur une fusée américaine, il emporte un Coran dans une poche de sa combinaison.

QUE DEVIENT L'ÉPOPÉE ?

Jacques Benoist-Méchin disparaît en 1983. Il a donc été contemporain des péripéties symboliques ayant marqué le règne suivant, celui de KHALED.

Sous FAYCAL en 1973, déjà deux événements avaient conjoint deux objectifs : contre Israël attaqué par l'Egypte lors de la guerre du Ramadan/Kippour, les pays pétroliers lancent un embargo sur les hydrocarbures, et la hausse du prix du baril par « l'arme du pétrole » détermine un immense « trésor de guerre » qui accroîtra d'une manière exponentielle les possibilités de propagande islamique dans sa forme puritaine : wahhabite. La ressource tirée du sol arabe devient le vecteur du *dawa*, de l'effort missionnaire, de la défense et illustration politiques et religieuses de la civilisation arabo-musulmane : de « l'Appel au Message ».

Sous le roi KHALED IBN ABDUL AZIZ(1913-1975-1982), fils d'Ibn Séoud, se multiplient les créations de centres sociaux et culturels à travers le continent islamique et dans, ou à côté, des principales universités américaines. Volonté donc d'assurer pleinement la mission de «Protection des Lieux Saints» et d'organisation du pèlerinage devenant chaque année par sa masse démographique, un événement international qui draine aussi les musulmans immigrés en des pays non musulmans. Ainsi est affirmée la « catholicité » - l'universalité - de l'Islam. Les pétrodollars servent aussi à subventionner - à « acheter » parfois - des soutiens politiques ou médiatiques dans les pays occidentaux - le lobby séoudien à Washington.

Mais en 1979 une rupture de l'histoire menace la suprématie - l'impérialisme religieux - de l'Arabie Séoudite : le renversement du Shah,

la révolution islamique en Iran. La prise en otages des membres de l'ambassade américaine à Téhéran ouvre, sans que les USA en aient pleinement conscience, la guerre américano-islamique.

En 1979 deux bouleversements s'enclenchaient. L'un semble d'abord freiner, mais l'autre va accentuer cette menace. Le 20 novembre un groupe armé de Séoudiens et de musulmans étrangers s'était emparé de la mosquée de la Ka'aba, et n'en fut délogé par la force qu'avec l'action des gendarmes français du GIGEN – « convertis » par une sorte de *hiya'* (biais juridique) dans l'avion qui les amenait, car en tradition un non musulman ne peut pénétrer dans le territoire des Villes Saintes. De nombreux observateurs en conclurent à la chute de la dynastie, mais celle-ci se ressaisissait grâce à un second bouleversement international.

Craignant la contagion islamiste pour ses républiques musulmanes d'Asie centrale, au-delà de son alliance traditionnelle avec l'Afghanistan face au sous continent indien et à la Chine, l'URSS envahissait ce pays. Alliés objectifs et amis « historiques », les USA contre l'autre Grand du monde bipolaire et le « mal absolu » du communisme, et l'Arabie Séoudite exécrant le matérialisme athée et le socialisme arabe, soutinrent la résistance afghane par l'intermédiaire du Pakistan (son ISI – *Inter Service Intelligence*) ce qui conduirait plus tard au régime des Talibans. En contre-coup, honni à la fois par le Front du refus et par les intégristes, Sadate allait tomber sous les balles des extrémistes invoquant l'inspiration du hanbaliste (dont est issu le wahhabisme) Ibn Taïmiya (14^e siècle) (1981) pour sa paix avec Israël (1979 : Traité de Washington). Khaled meurt en 1982.

FA'AD IBN ABDUL-AZIZ (ROI EN 1982)

Autre fils d'Ibn Séoud, malade, ses fonctions furent progressivement exercées par un autre fils, le prince héritier (*the Crown Prince*) ABDALLAH qui doit s'affronter aux dilemmes de l'Arabie Séoudite de l'ère post communiste. S'étendant sur le centre de la péninsule arabique, l'Arabie Séoudite est corsetée par :

- ◆ une périphérie à contrôler: deux Etats-cités, Bahrein et Koweït ; deux émirats locaux: Qatar et les Emirats Arabes Unis; deux puissances locales ouvertes sur la mer, le Yémen dont contre Nasser elle contribua à chasser le progressisme du sud (Aden)

et l'Oman, observateur et non membre du Conseil de Coopération du Golfe (1981)

- ◆ trois puissances régionales: l'Irak limitrophe et deux séparés par des bras de mer: l'Iran à l'est, l'Egypte à l'ouest

- ◆ deux doublons belligères dont elle est séparée par un Etat tampon la Jordanie ; le doublon Liban-Syrie, la guerre (in)civile libanaise ayant été calmée par les accords de Taïef (1988) conclus sous l'influence du ministre séoudien des affaires étrangères, le prince Saoud al-Fayçal, mais peut-être réanimée par la pression occidentale exigeant le retrait de l'armée syrienne et l'assassinat de l'ancien premier ministre le sunnite Rafi Hariri (février 2005). Le doublon Israël/Palestine où l'espoir de trêve sinon de paix et d'un Etat palestinien bloque les imprécations fondamentalistes sur la renonciation à une terre arabe et le partage de Jérusalem marginalise la proposition Abdallah (2002, reprise en 2005 par la Jordanie : «la paix contre les terroristes ».

GÉOPOLITIQUE ET GÉORELIGION

La dynastie séoudienne est alors confrontée à deux puissances équivalentes : l'Irak de Saddam Hussein et l'Iran de Khomeiny. Son wahhabisme est balancé par le sunnisme laïcisant irakien et le chiisme iranien. Ces deux derniers s'annihilent réciproquement lors de leur longue guerre (1980-1988), mais l'Arabie appelle les Américains lorsque l'Irak voulut annexer le Koweït (1990-1991). L'implosion de l'URSS libère l'action des USA, mais celle-ci déchaîne dénonce les extrémistes qui dénoncent « les mercenaires américains », « judéo-croisés », foulant la Terre Sainte de l'Arabie. Mais Fa'ad aurait persuadé George H. Bush (Bush I) de ne pas marcher sur Bagdad, et de ne pas détruire la Garde républicaine, ce qui a permis à Saddam Hussein d'écraser la révolte chiite du sud.

La guerre américano-islamiste latente depuis 1979 explose par : la destruction des Twin Towers de Manhattan (11-09-2001) ce qui entraîne la destruction des Talibans en Afghanistan, les métastases d'Al Qaïda à travers le monde, puis la seconde guerre du Golfe, la déstructuration de l'Irak, la capture de Saddam Hussein et la reconnaissance de la majorité chi'ite irakienne lors des élections de

janvier 2005. Conseillère de Churchill, Gertrude Bell lui aurait recommandé d'équilibrer l'Irak nouvellement créé sur le sunnisme, balancier entre les Kurdes du nord et les chiites du sud – comme la Syrie de Hafez el Assad, s'équilibre sur sa minorité alaouite.

Ainsi le leadership islamique est maintenant triple : wahhabisme séoudien ; chiisme irako-iranien, Hezbollah libanais et Syrie, pouvant diffuser sur l'Oman Zeydite et le Haja, nord-est très pétrolifère de l'Arabie Séoudite; extrémisme d'Ousama Ben Laden soutenu par les fondamentalistes pakistanais, notamment déobandis. En dépit de ses efforts, l'Arabie séoudite ne détenant plus le monopole, ou au moins, l'oligopole, du *dawa*, est en porte-à-faux par rapport au *jihâd* anti-américain.

Pourtant le caractère ciblé, anti-américain et anti-occidental, (guère de victimes séoudiennes lors des attentats intervenus à Riyadh en 2004), ne résulterait-il pas d'un compromis secret, tacite entre Ousama Ben Laden déchu de la nationalité séoudienne en 1994, et certains milieux séoudiens sentant s'effriter « l'amitié historique » avec les Etats-Unis qui perdant confiance en leurs alliés de cinquante ans, et en leur maîtrise de son pétrole (Aramco inféodée à la dynastie), se sont saisis de l'Irak pour en contrôler les réserves, et reformater un nouveau « Grand Moyen Orient ».

ECONOMIE ET SOCIOLOGIE

En fait l'Arabie Séoudite se débat au milieu de multiples contradictions financières. Quant aux rapports de puissance internationaux, les experts séoudiens (Yamani, ...) s'efforcent par l'OPEP de maintenir dans une juste mesure la rente pétrolière à un niveau tel qu'elle assure le maximum de royalties, sans étouffer les économies occidentales : ce qui désarticulerait l'économie du monde. Ceci étant à conjuguer avec le désir américain d'un pétrole assez cher redonnant rentabilité à l'exploitation de certains gisements américains.

Au point de vue individuel, surgit l'impression désastreuse que la rente pétrolière qui n'a pu se stratégiser en arme du pétrole, détermine dans la société un prurit d'enrichissement illimité et une soif de consumérisme effrénée. Ces deux phénomènes déterminent de paradoxaux flux financiers. Les pétrodollars gagnés sont en partie

redistribués sur l'ensemble des Séoudiens ; en partie déversés dans les institutions sociales et religieuses de *dawa* (propagande) anti-civilisation occidentale à travers le monde ; en grande partie récupérés par l'Occident vendant armes, technologie et produits de luxe. Cette partie étant à son tour en partie compensée par le service des intérêts versés aux Séoudiens pour leurs capitaux investis en Occident. Intérêts pouvant prendre d'autres formes que l'intérêt au sens strict du terme puisque la *char'ia* (code de conduite islamique) assimile tout intérêt d'argent à une usure (*ribat*) prohibée. D'où se superposant au système bancaire international, la création de banques islamiques distribuant bénéfices ou pertes au prorata des proportions de biens investis.

Mais pour plus de 20 millions d'habitants, 50.000 à 70.000 membres de la famille Al Séoud dont 5 à 7 mille princes, et 5 à 6 millions de travailleurs étrangers, (asiatiques pour la masse, et quelques occidentaux de haut niveau (ceux-là étant soumis à un régime restrictif et démunis de la possibilité de s'installer), comment s'effectue la distribution des richesses ? D'où l'interrogation sur la nature du pouvoir politique des rois : l'Etat séoudien est-il un Etat patrimonial trusté par une famille, qui risque d'exploser par son expansion démographique? Jusqu'à présent le partage des pouvoirs et des compétences a lieu dans l'ombre, et les rééquilibrages s'effectuent selon la pratique des *checks and balances*, non selon un principe démocratique. A noter que l'institution classique de la *chura* (consultation), même si exercée par un *majlis* (assemblée) en tout ou partie désigné ne correspond nullement à une démocratie souveraine dans la définition de ses valeurs et dans la prise de ses décisions. Car elle agit seulement en conseil du souverain, qui statue en dernier ressort.

Le système empirique séoudien évolue-t-il, ou commence-t-il à se remettre en cause, de par les élections municipales restreintes (une partie des communes, vote purement masculin) qui ont eu lieu en février 2005 ? Elles ne semblent pas avoir exprimé la crise existentielle qui couve dans le royaume.

LA CRISE EXISTENTIELLE

Quinze sur dix-neuf des «terroristes» du 11 septembre 2001 étaient séoudiens: «fous de Dieu», anarchistes nihilistes écartelés entre leur humiliation de voir un Occident corrompu, corrupteur et érotisé

contaminer leur civilisation qui ne parvient pas à s'établir dans la maîtrise technologique - ou idéalistes assoiffés de paradis ? Les frustrations et traumatismes sont profonds et reflètent les déséquilibres et la mutation de la stratification sociale. Latéralement à l'antithèse « bloc des princes » sorte d'aristocratie plutôt plutocrate que productrice, plutôt nantie que prédatrice, et la masse des « serviteurs », techniciens et cadres moyens temporairement immigrés, se constitue dans la population autochtone, une nouvelle strate sociale plus libérale, entrepreneuriale, des classes moyennes technicisées culturellement occidentalisées, embryon d'une société civile. Le système de répartition et de rétribution fiscale et de contrôle socio-religieux des gardiens de la foi et de l'observance, a jusqu'à présent tempéré ces éventuels désirs de participation au pouvoir. Mais jusques à quand ?

Peut-on cependant invoquer le vieux schéma d'Ibn Khaldun pour prophétiser la disparition de la monarchie séoudienne ? La dynastie fondée par de vigoureux guerriers-nomades, venus des confins du désert, s'hypercivilise, s'étirole, se corrompt, perd son énergie dans les intrigues internes et le « raffinement » des mœurs en quatre ou cinq générations. En réalité, plus profondément, Ibn Khaldun établit la continuation d'une dynastie non sur la force des générations, mais sur l'existence d'un réseau économique dont la persistance ou non résulte de causes économiques exogènes.¹ Or la dynastie séoudienne s'est établie en rhizomes reposant, en dépit des excès de certains de ses membres, sur des circuits financiers internationaux informatisés contrôlés en temps réel. Elle résulte de la prospérité de la globalisation économique libérale.

La puissance générique d'Ibn Seoud était grande. Rare est, dans l'histoire des dynasties, qu'une souveraineté se transmette de frère en frère: quatre en l'occurrence; Saud, Fayçal, Khaled, Fa'ad ; et cinq si Abdallah. Mais les attentats autosacrificiels - et le prince-neveu décapité qui a abattu Fayçal n'était-il qu'un déséquilibré? - ne signifient-ils pas aussi la révolte contre la puissance génésique de la famille tribale - la révolte contre le père ?

Jean-Paul CHARNAY
président du Centre de philosophie de la stratégie
CNRS - Université Paris IV Sorbonne



NOTES

- (1) *Regards sur l'islam, Freud, Marx, Ibn Khaldun, l'Herne,*
2003

